serment de Jupiter. La Fable nous représente le fils de Sthénélus comme un prince lâche, envieux et cruel. Jaloux des exploits d'Hercule, il ne cessa de persécuter ce héros, et le tint continuellement hors de ses Etats, afin de lui enlever tout moyen de s'emparer du trône. Dans l'espoir de le voir périr, il le chargea des entreprises les plus dangereuses; mais le héros en revint toujours vainqueur. C'est ce qu'on appelle les *douze travaux d'Hercule*. Le terrible dompteur de monstres lui inspirait un tel effroi, qu'il n'osait paraître devant lui. Jamais il ne le laissait entrer dans Mycènes; Hercule déposait aux portes les dépouilles qu'il apportait, et Eurysthée lui envoyait ses ordres par un héraut.

Après la mort du fils d'Alcmène, Eurysthée poursuivit les Héraclides de sa haine et, après les avoir chassés d'Argos, vint les attaquer dans l'Attique, où ils s'étaient réfugiés. Mais Thésée, dont ils avaient imploré la protection, prit leur défense et livra bataille près de l'isthme de Corinthe à Eurysthée, qui fut tué par Hyllus, fils d'Hercule; ses cinq fils périrent également dans ce combat.

Les écrivains font quelquefois allusion à Eurysthée, en qui ils personnifient le génie de la persécution haineuse et jalouse :

« Jour de bénédiction, je te salue dans un avenir qui ne peut longtemps se faire attendre; car le genre humain ne met plus des siècles à accomplir son œuvre. L'humanité marche toujours de triomphe en triomphe, et l'antique *Eurysthée* cherche en vain le nouveau travail qu'il peut imposer encore à l'*Hercule* affranchi. »

BALLANCHE.

« N'est-il pas évident que, si la même faveur de la part des tribunaux accueillait la plainte de l'ouvrier et celle du maître, le lien hiérarchique, hors duquel l'humanité ne peut vivre, serait rompu, et toute l'économie de la société ruinée? Sans doute, la société doit à tous assistance et protection; je ne plaide point ici la cause des oppresseurs de l'humanité. Mais il faut que l'éducation du prolétaire s'accomplisse. Le prolétaire, c'est Hercule arrivant à l'immortalité par le travail et la vertu : mais que ferait Hercule sans la *persécution d'Eurysthée?* »

P.-J. PROUDHON.

EURYSTHÈNE et **PROCLÈS**, fils jumeaux d'Aristodème, un des Héraclides conquérants du Péloponèse, furent, au XIe siècle, les chefs des deux familles royales de Sparte. Tout enfants, lors de la mort de leur père, qui n'avait pas désigné son successeur, ils furent, sur une réponse de l'oracle, pris tous les deux pour rois par les Spartiates. Au rapport d'Hérodote, ils vécurent en discorde jusqu'à leur mort, et les mêmes sentiments ne cessèrent d'animer leurs descendants. Eurysthène épousa Lathria, et Proclès Alexandra, l'une et l'autre filles du roi de Cléones.

EURYSTHÉNIDES, descendants d'Eurysthène, roi de Sparte, appelés aussi *Agides*, d'Agis Ier, fils d'Eurysthène. Ils régnaient conjointement avec la branche des Proclides ou Eurypontides, qu'ils surpassèrent presque toujours par leur valeur et leur renommée. Ces rois sont au nombre de trente, d'après les témoignages anciens. En voici la liste avec les noms des rois proclides qui régnèrent en même temps.

PROCLIDES.	EURYSTHÉNIDES.
1104. Proclès.	1104. Eurysthène.
1060. Soüs.	
	1059. Agis.
	1058. Echestrate.
1028. Eurypon	
	1023. Labotas.
1021. Prytanis	
986. Eunomus	986. Dorissus.
	957. Agésilas.
	913. Archélaüs.
907. Polydecte	
898. Lycurgue	
873. Charilas	
	853. Téléclus.
	813. Alcamène.
809. Nicandre	
	776. Polydore.
770. Théopompe	
	724. Eurycrate Ier.
720. Zeuxidame	
	699. Anaxandre.
690. Anaxidème	
651. Archidème Ier.	
	644. Eurycrate II.
	607. Léon.
605. Agasiclès	
564. Ariston	
	563. Anaxandride.
	530. Cléomène Ier.
526. Démarate	
491. Léotychide	
	481. Léonidas Ier.
	480. Plistarque.
469. Archidème II.	
	466. Plistoanax.
427. Agis Ier.	
	408. Pausanias.
397. Agésilas	397. Agésipolis Ier.
	380. Cléombrote Ier.
	371. Agésipolis II.
	370. Cléomène II.
361. Archidème III.	
338. Agis II.	
330. Eudamide.	
	309. Arétus ou Arétas Ier.
295. Archidème IV.	
268. Eudamide II.	
	265. Acrotatus.
	264. Arétus ou Arétas II.
	257. Léonidas II.
244. Agis III.	
	243. Cléombrote II.
	235. Cléomène III.
230. Archidème V.	
225. Euclide.	
219. Lycurgue.	219. Agésipolis III.

A cette époque eut lieu l'abolition du pouvoir monarchique. Parmi ces rois de la famille des Eurysthénides, quelques-uns sont restés très-célèbres. Les principaux sont : EURYSTHÈNE, AGIS, CLÉOMÈNE et surtout LÉONIDAS.

EURYSTOME adj. (eu-ri-sto-me — du gr. *eurus*, large; *stoma*, bouche). Zool. Qui a une large bouche ou un bec largement fendu.

— Ornith. Genre d'oiseaux, syn. de ROLLE.

EURYTANES, en latin *Eurytani*, peuple de la Grèce ancienne, dans l'Etolie, près des frontières de la Phocide. Le nom de ce peuple est resté à l'*Eurytanie*, un des diocèses de la Grèce moderne; ch.-l. Karpenisi.

EURYTARSE s. m. (eu-ri-tar-se — du gr. *eurus*, large, et de *tarse*). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des clavicornes, dont l'espèce type habite l'Australie.

EURYTÈLE s. m. (eu-ri-tè-le — du gr. *eurus*, large; *telos*, bordure). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, comprenant trois espèces qui habitent l'Afrique et l'île de Java.

EURYTÉNIE s. f. (eu-ri-té-nî — du gr. *eurus*, large; *tainia*, bandelette). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, dont l'espèce type habite l'Amérique boréale.

EURYTHALÉE s. f. (eu-ri-ta-lé — du gr. *eurus*, large; *thallô*, je verdis). Bot. Section du genre gentiane.

EURYTHMIE et **EURYTHMIQUE**, Fausse orthographe des mots EURHYTHMIE et EURHYTHMIQUE, consacrée par l'Académie.

EURYTHYRÉE s. m. (eu-ri-ti-ré — du gr. *eurus*, large; *thureos*, bouclier). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des buprestes, comprenant trois espèces, dont deux vivent en Europe et l'autre dans l'Inde.

EURYTION ou **EURYTUS**, centaure particulièrement célèbre pour avoir été la cause du fameux combat des Centaures et des Lapithes, aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie. Ce combat a été souvent reproduit par les peintres et par les sculpteurs. Sur le fronton du temple de Jupiter Olympien, en Eolide, il avait été sculpté par Alcamène; c'est à peu près le moment du combat où Eurytus fut tué que l'artiste avait choisi.

Dans les magnifiques vers qu'André Chénier met dans la bouche de son *Aveugle*, il peint ainsi les terribles noces de Pirithoüs, où l'incontinence d'Eurytus excité par le vin fit d'une fête un combat sanglant et monstrueux :

Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfants de la Nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus,
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
« Attends; il faut ici que mon affront s'expie,
Traître! » Mais, avant lui, sur le centaure impie
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.

C'est, en effet, *sous un arbre de fer hérissé de flambeaux*, c'est-à-dire sous un candélabre soutenant un grand nombre de flambeaux, qu'Ovide fait tuer Eurytus par Dryas :

Lampadibus densum rapuit funale coruscis...

EURYTOME s. m. (eu-ri-to-me — du gr. *eurus*, large; *tomê*, section). Genre d'insectes hyménoptères térébrants, de la famille des chalcidiens, qui habitent l'Europe : *Les* EURYTOMES *ont le corps allongé et les mandibules épaisses.* (E. Duponchel.) ‖ Nom particulier de l'une des sections de ce genre.

EURYTOMITE adj. (eu-ri-to-mi-te — rad. *eurytome*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre eurytome. ‖ On dit aussi EURYTOMIDE et EURYTOMIDÉ, ÉE.

— s. m. pl. Groupe d'insectes hyménoptères térébrants, formant une tribu de la famille des chalcidiens, et ne renfermant que les deux genres eurytome et agaon.

EURYTUS, roi d'Œchalie. Fier de son adresse à tirer de l'arc, il promit la main de sa fille Iole à celui qui pourrait l'emporter sur lui. Hercule le vainquit; mais, voyant qu'on lui refusait le prix de sa victoire, il perça de ses flèches Eurytus et ses quatre fils. D'autres prétendent qu'Eurytus fut tué par Apollon, qu'il avait eu l'audace de défier.

EURYTUS, centaure qui fut la cause du combat des Centaures et des Lapithes. V. EURYTION.

EURYUSE s. f. (eu-ri-u-ze — du gr. *eurus*, large; *ousa*, qui est). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, dont l'unique espèce habite la France.

EUSARCORISE s. f. (eu-sar-ko-ri-ze — contract. du gr. *eusarkia*, embonpoint; *koris*, punaise). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, voisin des pentatomes, réuni par quelques auteurs au genre asope.

EUSARQUE s. m. (eu-sar-ke — du gr. *eusarkia*, embonpoint). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la tribu des hélopiens, dont l'espèce type habite le Mexique : *Les* EUSARQUES *ont des mandibules assez fortes, amincies et tranchantes.* (Chevrolat.)

— Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des phalangiens, comprenant quatre espèces, qui habitent le Brésil.

EUSCAPHE s. m. (eu-ska-fe — du gr. *eu*, bien; *skaphê*, barque). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des staphyléacées, dont l'unique espèce croît au Japon.

EUSCARTHME s. m. (eu-skar-tme — du gr. *eu*, bien; *skarthmos*, bond). Ornith. Genre de passereaux formé aux dépens des gobe-mouches.

EUSCÈLE s. m. (euss-sè-le — du gr. *eu*, bien; *skelos*, jambe). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant plus de trente espèces, qui habitent les Antilles et l'Amérique du Sud.

EUSCÉLIDE s. f. (euss-sé-li-de — du gr. *eu*, bien; *skelis*, cuisse). Erpét. Genre de batraciens anoures, formé aux dépens des rainettes.

EUSCÈPE s. m. (euss-sè-pe — du gr. *euskepês*, bien couvert). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, dont l'espèce type habite les Antilles.

— Bot. Syn. de LIAGORE, genre d'algues.

EUSDEN (Laurent), poëte anglais, mort à Coningsby en 1730. Il entra dans les ordres, fut pendant quelque temps chapelain de lord Willoughby, et dut à la protection du duc de Newcastle d'être nommé poëte lauréat en 1718. Eusden est devenu célèbre surtout par les sanglantes critiques de Pope, et ses vers, il faut le dire, sont réellement médiocres. Toutefois, il paraît certain que les satires de ses ennemis étaient moins inspirées par la faiblesse de son œuvre que par la jalousie que leur inspirèrent les hautes protections auxquelles il dut une partie de ses succès. Sur la fin de sa vie, Eusden s'abandonna à la boisson. On a de lui une traduction restée manuscrite des œuvres du Tasse. Il avait collaboré au *Spectateur* et au *Guardian*. La *Select collection* de Gray contient quelques poëmes de lui.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, (surnommé **Pamphile** à cause de son amitié pour son maître saint Pamphyle), historien ecclésiastique et philosophe grec, né en Palestine vers l'an 264 de notre ère, mort évêque de Césarée vers 338. Sa jeunesse fut très-studieuse; il débuta par ouvrir une école à Césarée. Il était déjà prêtre quand l'édit de Dioclétien contre les chrétiens (303) le força de s'enfuir. Pamphile, son protecteur, avait été mis en prison en attendant qu'il fût martyrisé. Paulinus, évêque de Tyr, recueillit Eusèbe. Comme la persécution continuait de sévir, il fut bientôt contraint de se réfugier en Egypte, où il fut incarcéré. Il recouvra sa liberté néanmoins, et comme il apprit l'abdication de Dioclétien, il s'empressa de retourner à Césarée, dont il devint évêque en 315. Sur ces entrefaites s'ouvrit le grand concile de Nicée, où Eusèbe joua un rôle important. Désigné par ses collègues pour haranguer l'empereur, il y siégeait à la droite du prince et possédait dès lors la confiance entière de Constantin. On sait quel intérêt éveillaient en ce moment les querelles dogmatiques dans le sein du christianisme. Durant le cours des débats, Eusèbe fut amené à exprimer son opinion personnelle sur les rapports des deux premières personnes de la Trinité. Il n'y avait pas encore de formulaire; en plusieurs endroits de ses ouvrages, Eusèbe avait exprimé des sentiments qui n'étaient pas ceux de la majorité, qui avaient même varié dans son esprit comme il arrive fréquemment lorsque, les religions n'étant point arrivées à un degré de maturité suffisant, leurs principes flottent, pour ainsi dire, à l'état d'opinions philosophiques et prennent une forme individuelle dans chaque homme. Eusèbe fut accusé de favoriser la doctrine d'Arius, et il est difficile de le justifier de ce reproche. Il n'accepte le mot *consubstantiel* que dans le sens arien. Dans sa *Théologie ecclésiastique*, il nie que le Saint-Esprit soit Dieu. Dans une lettre écrite à saint Euphration et citée par saint Athanase, il dit la même chose de Jésus-Christ. Or ce sont ces trois points qui constituent l'arianisme, pour qui le christianisme est plutôt une philosophie qu'une religion. Les relations intimes d'Eusèbe avec Constantin sont un autre indice du même genre. Les empereurs étaient naturellement ariens, ce qui se comprend : si le christianisme n'était qu'une philosophie, il n'était point absolument obligatoire, et comme son triomphe absolu aurait été la destruction complète de l'empire, que l'on niait en droit et à peu près en fait, l'Etat, obligé de subir un fait accompli, essayait d'avoir le moins de christianisme possible. Personnellement, Eusèbe n'était pas non plus mal disposé pour Arius : il écrivit à Alexandre, évêque d'Alexandrie, pour le défendre. Il est vrai qu'au concile de Nicée il évita de siéger parmi les partisans d'Arius; la modération de son caractère et la prudence qu'il montra toujours l'éloignaient des résolutions extrêmes; mais il s'efforça d'atténuer le sens des opinions imputées à l'hérésiarque, et de montrer que ses idées n'étaient pas, après tout, aussi dangereuses que ses ennemis le supposaient gratuitement. On en exagérait d'ailleurs l'importance au point de vue de l'orthodoxie, suivant Eusèbe. Il s'opposa vigoureusement au décret de censure proposé contre Arius. En définitive, Eusèbe représente dans le sein du concile les opinions modérées, à l'encontre de l'arianisme violent de son homonyme, Eusèbe de Nicomédie, et de Théognis, évêque de Nicée. De l'autre côté, Alexandre, évêque d'Alexandrie, et son diacre Athanase, qui n'avait pas encore acquis l'immense autorité qu'il a eue depuis, soutenaient Eusèbe de toutes leurs forces, et lui rendirent dans cette circonstance des services signalés. Cela ne dura guère. Eusèbe avait rédigé un *Credo* dont la formule existe dans l'*Histoire* de Socrate, et qui diffère de celui de Nicée. Le *Credo* d'Eusèbe fut agréé d'Arius. L'évêque d'Alexandrie et Constantin exigèrent qu'on votât l'insertion d'un mot célèbre, ὁμοούσιος. Le concile hésita et finit par obéir. Eusèbe, dans une lettre pastorale aux fidèles de son diocèse pour leur faire connaître les décisions du concile, leur expliqua que, dans la pensée de l'empereur, il s'agissait seulement de placer Jésus-Christ au-dessus des autres créatures, mais que cela ne préjugeait pas de sa divinité. Il resta fidèle jusqu'à la mort à ce dernier sentiment; il voulait même qu'on réintégrât Arius dans ses fonctions ecclésiastiques, et demeura l'ami intime d'Eusèbe de Nicomédie, l'une des colonnes de la doctrine arienne.

Eusèbe était également un iconoclaste fervent, et, de ce côté, il était dans la véritable tradition chrétienne, hostile aux arts, à la peinture en particulier, et pour qui le mot idole signifie proprement un objet d'art. Constance, veuve de l'empereur Licinius et sœur de Constantin, ayant envoyé demander à Eusèbe l'image de la figure du Sauveur, il la refusa, disant que de pareils simulacres étaient de l'idolâtrie. Quand il lui en tombait un sous la main, il le détruisait, parce qu'il le considérait comme incompatible avec un passage de la deuxième *Epître* de saint Paul *aux Corinthiens* (ch. V, v. 16) : « Quoique nous ayons connu le Christ sous sa figure charnelle, nous avons fini de le connaître sous cette forme. » Les malades, après leur guérison, avaient l'habitude d'exposer solennellement l'image du Christ. Eusèbe blâme sévèrement cet usage d'origine païenne. Cela démontre que, malgré ses tendances vers l'arianisme, il était plus chrétien que beaucoup d'orthodoxes. Pour lui, l'autorité de la tradition était souveraine. Par exemple, on lui offrit le siége d'Antioche, à la mort d'Eustathius; il refusa, attendu que la translation d'un évêque d'un siége à un autre assimilait, pour ainsi dire, les fonctions ecclésiastiques aux emplois civils, et d'ailleurs était contraire à un canon promulgué par le concile de Nicée.

Constantin estimait Eusèbe, et sa protection ne lui fit jamais défaut. Il avait coutume de répéter qu'il ne méritait pas seulement d'être évêque de Césarée, mais de tout l'univers chrétien. Eusèbe dut à l'amitié de Constantin de n'être pas inquiété pour ses opinions. A ce propos, Gibbon attaque vivement le caractère de l'évêque de Césarée, au double point de vue politique et religieux. D'une part, il lui reproche d'avoir flatté l'empereur, et de l'autre d'avoir constamment manqué de bonne foi dans l'exposé des événements qu'il raconte. Cela résulterait de la complaisance avec laquelle l'historien s'étend sur tout ce qui peut contribuer à l'honneur du christianisme, et du fait d'avoir supprimé systématiquement tout ce qui était de nature à le compromettre. S'il fallait en croire l'historien britannique, Eusèbe ne serait qu'un sycophante habitué à sacrifier la vérité au profit de Constantin et du christianisme. La partialité d'Eusèbe envers Constantin est évidente. Les chrétiens savaient gré à ce prince de ce qu'il avait fait pour eux. Ils le louèrent de son vivant et quand il fut mort. Que le fait ait été de leur part un acte de condescendance, il n'y a pas à le contester. Niebuhr a démontré que Constantin avait été païen jusqu'au moment où il se vit à la veille de mourir; mais il avait fait du christianisme la religion de l'Etat. Les chrétiens étaient depuis trois siècles hors la loi; ils durent être satisfaits de leur émancipation. Il n'y a pas lieu d'être étonné qu'Eusèbe et ses coreligionnaires aient oublié ses crimes à cause des bienfaits qu'ils avaient reçus de lui. L'impartialité telle que la conçoit Gibbon aurait consisté à dénigrer continuellement le christianisme; Eusèbe n'aurait pu se résoudre à ce rôle sans abjurer. Ce n'est pas à dire qu'il ait

toujours raison; il a quelquefois des procédés singuliers. Dans sa démonstration évangélique, on rencontre un chapitre intitulé : *Jusqu'à quel point il est permis d'employer le mensonge comme remède à l'usage de ceux que cette méthode peut convertir.* Cette méthode fait songer aux *fraudes pieuses* employées depuis par les jésuites. Eusèbe donne pour raison de sa conduite que, dans l'Ancien Testament, Dieu ne dédaigne pas de s'associer aux passions humaines; qu'il se met en colère, se donne pour un Dieu jaloux. « Il y a, dit-il, des circonstances impérieuses avec lesquelles il faut compter. »

Comme historien et polémiste, Eusèbe est sans contredit un des hommes les plus considérables de l'antiquité chrétienne. Ses principaux ouvrages sont : 1° sa *Chronique*, qui est un véritable monument historique. Nous n'en avons possédé pendant longtemps que des fragments; on en a découvert dans ces derniers temps, à Constantinople, un exemplaire manuscrit rédigé en arménien, qui a été publié par Zohrab et par le cardinal Maï, à Milan, en 1818. Le premier livre, qui est un abrégé d'histoire universelle, dans lequel l'auteur traite de l'histoire des Chaldéens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Lydiens, des Hébreux et des Egyptiens, paraît n'être autre chose qu'un résumé de la chronique de Sextus Julius Africanus. Le deuxième livre est un tableau synchronique des principaux événements politiques arrivés depuis Abraham jusqu'à la célébration des *Vicennalia* de Constantin à Nicomédie, en 327, et à Rome en 328. Ce travail a pour objet d'établir sur des faits l'autorité matérielle de l'Ancien Testament, que l'auteur s'efforce de montrer comme le plus ancien livre qui existe, sans excepter les poëmes d'Homère et d'Hésiode. Son principal intérêt consiste dans les extraits qu'il contient de Bérose, de Sanchoniaton, de Polyhistor, de Céphalion et de Manéthon, extraits dont la plupart ne se trouvent pas ailleurs. Le cardinal Maï, à qui on doit la découverte de tant d'ouvrages anciens réputés perdus, a également retrouvé dans la bibliothèque du Vatican un abrégé de la *Chronique* d'Eusèbe, suivi d'une copie des *Hæreticæ fabulæ* de Théodoret, en deux livres, avec une liste des titulaires, jusqu'au IXe siècle, des cinq siéges patriarcaux de Rome, Alexandrie, Antioche, Jérusalem et Constantinople. A cette liste est annexée une description qui fixe pour la même époque la délimitation de chaque patriarcat. Maï a publié cet *Abrégé* dans la collection vaticane, avec un *Commentaire sur saint Luc* et vingt *Quæstiones evangelicæ*, deux œuvres dues à Eusèbe et restées inconnues jusqu'à nos jours. Quant à la *Chronique* elle-même, elle avait été traduite du grec en latin par saint Jérôme, et publiée dans cette dernière langue pour la première fois par Scaliger, en 1606.

2° *Préparation évangélique*, en neuf livres, dédiée à Théodote, évêque de Laodicée. C'est une collection d'auteurs anciens, la plupart philosophes, dont les idées auraient contribué à l'établissement du christianisme. L'ouvrage a une importance scientifique indépendante de son mérite. Il contient, en effet, des fragments d'auteurs dont les œuvres ne nous sont pas parvenues. Ces fragments sont une des sources du savoir moderne à propos de la philosophie ancienne. Eusèbe lui doit une partie de sa renommée, car il est vrai de dire que là, comme dans sa *Chronique*, on le consulte moins pour lui-même que pour les renseignements qu'il a transmis. Le livre a été traduit en latin par un philologue célèbre, Georges de Trébizonde, et publié pour la première fois à Trévise, en 1480.

3° *Démonstration évangélique*, complément de la *Préparation évangélique*. L'ouvrage comprenait vingt livres, dont il ne reste que la moitié. C'est une étude sur l'Ancien Testament, écrite à un point de vue spécial. L'auteur s'applique, en effet, à démontrer aux Juifs que le christianisme avait été prévu par les prophètes, et qu'il est le couronnement nécessaire de la religion mosaïque. On en doit une traduction latine estimée à Donat, de Vérone. Elle parut à Rome ou à Venise en 1498.

4° *Histoire ecclésiastique* en dix livres. L'auteur l'a écrite du vivant de Crispus, fils de Constantin, de mémoire tragique, mort en 326; elle finit à la mort de Licinius, en 324. Elle constitue, comme la plupart des œuvres sorties de la plume d'Eusèbe, un monument historique du plus grand intérêt. Cet intérêt résulte surtout des circonstances qui en ont accompagné la publication. Dans un voyage que Constantin fit à Césarée, il pria Eusèbe de lui indiquer ce qu'il pourrait faire de mieux pour son Eglise. L'évêque lui demanda communication des documents relatifs à l'histoire des martyrs, qui se trouvaient dans les archives des diverses provinces de l'empire. Ces documents, sur l'ordre de l'empereur, lui furent remis. Ils lui permirent de constater le temps, le lieu, le mode et les motifs des condamnations prononcées contre les chrétiens depuis l'origine des persécutions, et indirectement de faire connaître une foule de faits relatifs à l'administration romaine, dont les historiens politiques ne s'étaient pas occupés. Eusèbe a cédé, comme on le présume bien, à sa préoccupation constante de taire les choses défavorables au christianisme; mais les faits qu'il avance peuvent être considérés comme sûrs. C'est la première histoire ecclésiastique que l'on possède. Plusieurs écrivains de mérite, Hégésippe, Papias, saint Irénée, Clément d'Alexandrie, avaient éclairé un très-grand nombre de points particuliers de l'histoire du christianisme primitif. Pour la première fois, Eusèbe en a tracé un tableau général. L'*Histoire ecclésiastique* a été publiée à Rome en 1474, traduite par Rufin, mais avec un grand nombre d'omissions et d'interpolations dues, selon toute vraisemblance, à l'initiative du gouvernement papal.

5° *Histoire des martyrs de la Palestine*, opuscule consacré au récit de la persécution de Dioclétien, de l'an 303 à l'an 310. Il se compose d'un seul livre et sert d'appendice à l'*Histoire ecclésiastique*.

6° *Contre Hiéroclès*. Hiéroclès avait été l'instigateur de la persécution provoquée par Dioclétien; il avait même écrit contre les chrétiens un ouvrage en deux livres, sous le titre de *Discours véridiques*, dans lequel il assimilait les miracles de Jésus-Christ à ceux d'Apollonius de Tyane. Eusèbe le réfute, et, chemin faisant, contrôle chacune des assertions émises par lui au sujet d'Apollonius de Tyane. Le livre d'Eusèbe a vu le jour en grec et en latin, en 1608, à Paris, par les soins de F. Morel, parmi les *Œuvres* de Philostrate.

7° *Contre Marcellus*, évêque d'Ancyre, traité composé de deux livres. Marcellus, convaincu de sabellianisme, avait été anathématisé par un synode réuni à Constantinople en 336. Eusèbe écrivit son livre pour obéir à une invitation du synode, et y ajouta bientôt une réfutation dogmatique sous le nom de *Théologie ecclésiastique*, où il expose la doctrine de l'Eglise sur les points qui avaient été l'objet de la condamnation de Marcellus.

8° *Vie de Constantin*. Elle suivit immédiatement la mort du prince. C'est une oraison funèbre, c'est-à-dire un éloge partial des actes de l'empereur plutôt qu'un récit des événements auxquels il prit part.

9° *Dictionnaire géographique de la Palestine*. Il sert de dixième livre à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, et il est précieux pour la géographie d'une partie de la Syrie sous l'empire. Saint Jérôme le traduisit en latin. Plusieurs critiques le contestent à l'auteur et l'attribuent à son ami Paulinus, évêque de Tyr.

Eusèbe a commenté en outre divers morceaux des livres saints, et on trouve dans ses continuateurs, Socrate et Théodoret, plusieurs lettres émanées de lui. La première édition de ses œuvres complètes, dite *ex interpretatione variorum*, a paru à Bâle en 1542 (en 4 vol. in-fol.). On peut consulter à son sujet dom Cellier, *Histoire générale des auteurs sacrés ecclésiastiques* (t. IV, p. 436 et suiv.), et Ellies Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* (t. II).

On a dit d'Eusèbe qu'il était plutôt un compilateur qu'un historien, et de ses opinions philosophiques qu'il les avait empruntées. Il n'en est pas moins vrai qu'il est un des écrivains anciens auxquels le monde moderne doit le plus au point de vue de la connaissance des idées et des événements du IIIe et du IVe siècle. C'est lui qui remit en honneur le cycle de Méton ou cycle luni-solaire de dix-neuf années, qui fut plus tard adopté par le concile de Nicée lors de la réformation du calendrier. Il croyait, du reste, la période de Méton rigoureusement exacte, et le concile de Nicée partagea son erreur.

EUSÈBE (saint), pape, né en Grèce, mort en 311. Il fut le successeur de saint Marcel. La plus grande incertitude règne, parmi les annalistes ecclésiastiques, non-seulement sur l'année de son élection au siége pontifical de Rome, mais sur la durée de son épiscopat. Les uns placent son élection en l'année 309, les autres en 310 seulement. L'état de l'Eglise était encore si chancelant, les persécutions si violentes, que l'on peut accorder ces deux dates en supposant que, nommé en 309, il ne fut proclamé que l'année suivante, dans un intervalle des persécutions. Son prédécesseur, saint Marcel, avait été condamné par Maxence, qui possédait alors Rome, à servir dans le *catabulum* public, l'écurie des bêtes de somme de la ville. Quant à la durée du pontificat d'Eusèbe, elle fut, d'après les *Tables ecclésiastiques*, de deux ans sept mois et vingt et un jours; mais la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée ne lui donne que sept mois. Quoi qu'il en soit, il serait mort au mois de mai en 311.

Eusèbe était Grec de nation et fils d'un médecin. Son court pontificat n'a qu'une histoire confuse. Placée entre les persécutions de Dioclétien et celles de Maxence, cette période du christianisme n'est éclairée dans les auteurs ecclésiastiques que par des récits de martyres. La grande question de ce pontificat fut la réconciliation de ceux que l'Eglise d'alors appelait les *lapsi* (déchus), c'est-à-dire les chrétiens qui, trop faibles devant les persécutions, avaient abjuré le christianisme, et, traversant une période relativement calme, demandaient à rentrer dans la communion des fidèles. Eusèbe les admit à la réconciliation, malgré l'hostilité d'une grande partie du clergé, pourvu qu'ils fissent pénitence. Ce fut sous son pontificat que s'opéra, dit-on, le miracle appelé par l'Eglise *invention de la sainte croix*, et les annalistes rapportent même que ce fut Eusèbe qui baptisa de ses mains Judas Quiriacus, le soldat romain qui découvrit la fameuse relique. Baronius lui attribue aussi le baptême de saint Eusèbe, le célèbre évêque de Verceil, auquel il aurait donné son propre nom, en le convertissant au christianisme.

La question de la pénitence publique imposée par Eusèbe à ceux qui voulaient se réconcilier, fut une nouvelle cause d'hostilité entre les chrétiens et Maxence. Celui-ci, au dire de saint Damase, qui a fait l'épitaphe d'Eusèbe, voulait qu'on les fît rentrer dans l'Eglise sans conditions. Maxence exila Eusèbe, ou peut-être celui-ci s'enfuit-il, car ce fait est entouré d'incertitudes. Dans les premiers annalistes chrétiens, il est dit, sans commentaires, qu'il mourut et fut inhumé au cimetière de Calixte, sur la voie Appienne. Mais il résulte de l'épitaphe d'Eusèbe par saint Damase, rapportée à tort par Baronius (*Annales ecclésiastiques*, an 357) comme étant celle de saint Eusèbe, prêtre, que ce pape mourut en Sicile, exilé par Maxence :

Pertulit exilium omnino sub judice lætus;
Littore Trinacrio mundum vitamque reliquit.

Les bollandistes (*Acta sanctorum*, 26 septembre), en admettant que cette épitaphe est celle du pape Eusèbe, réfutent une des assertions des *Actes de saint Eusèbe de Verceil*, d'après laquelle ce pape aurait été assassiné à Rome, le jour de Pâques de l'année 311; mais, pour concilier sa mort en Sicile avec la mention qui est faite de son inhumation à Rome, dans le cimetière de Calixte, il faut supposer que les fidèles auront rapporté ses dépouilles.

Les Espagnols, on ne sait sur quel fondement, prétendent que les reliques de saint Eusèbe auraient été transportées en Espagne, en 1607, par les soins de Pierre de Mendoza, archevêque de Grenade, et ils l'ont inscrit sur leur martyrologe au 26 septembre, date qu'il a également dans le martyrologe romain.

EUSÈBE DE VERCEIL (saint), théologien, né en Sardaigne vers 315, mort en 370. Il fut ordonné prêtre à Rome, puis nommé évêque de Verceil. Le pieux prélat réunit en communauté tout son clergé et vécut au milieu de lui comme dans un monastère. Après le concile de Milan (355), où il refusa d'approuver la condamnation de saint Athanase, Eusèbe fut exilé en Syrie, puis dans la Cappadoce et enfin dans la Thébaïde, d'où il ne fut rappelé qu'en 362. Il revint mourir dans son diocèse. On a de lui : *Lettre à Constance Auguste; Lettre aux prêtres et aux peuples d'Italie; Lettre à Grégoire d'Elvire*, et enfin une traduction latine du *Commentaire sur les psaumes* par Eusèbe de Césarée. Les lettres que nous venons de citer ont été publiées dans la *Bibliotheca patrum maxima* et dans divers autres recueils. L'Eglise honore ce saint le 15 décembre.

EUSÈBE DE SAMOSATE (saint), né à Samosate, en Syrie, mort en 380. D'abord arien, il revint ensuite à l'orthodoxie, et fut fait évêque de sa ville natale en 361. Son zèle ardent lui attira des persécutions sous Constance et sous Valens, qui protégaient les ariens; ce dernier prince l'exila même en Thrace, où il continua, sous un déguisement, son œuvre de propagande orthodoxe. Théodose le rappela sur son siége. Ayant reçu une mission du pape Damase pour le rétablissement de la foi en Orient, il se rendit à Dolique, ville arienne, et voulut y établir un évêque; mais une femme lui jeta une pierre du haut d'un toit et le tua. Avant de mourir, il défendit qu'il fût fait aucun mal à cette femme, et sa volonté fut respectée. On célèbre sa fête le 21 juin.

EUSÈBE DE NICOMÉDIE, prélat arien, mort vers 342. Il fut d'abord évêque de Béryte (Beyrouth) et fut ensuite transféré à Nicomédie, où résidait alors Dioclétien. Condamné au concile de Nicée pour le zèle avec lequel il avait défendu Arius et les ariens, il dut consentir à désavouer l'hérésie, mais il refusa courageusement de condamner l'hérésiarque, et préféra se faire exiler par Constantin, qui l'envoya dans les Gaules et lui donna un successeur. Mais l'empereur n'était guère ennemi de ces ariens que la politique lui faisait proscrire : il ne tarda pas à appeler Eusèbe à sa cour, et lui laissa prendre sur son esprit un ascendant presque absolu. Il en résulta pour les orthodoxes une véritable persécution. Eustache et Eutrope furent déposés, Athanase fut exilé, Arius fut rétabli. Sous Constance, successeur de Constantin, l'autorité d'Eusèbe s'accrut encore, la persécution s'envenima, l'arianisme fut approuvé dans le concile d'Antioche; Eusèbe se plaça sur le siége de Constantinople, après en avoir chassé Paul. Les historiens orthodoxes ont fait d'Eusèbe une sorte de démon; les historiens ariens ne lui ont pas marchandé les vertus et lui ont même attribué le don des miracles : la vérité est certainement entre ces violences haineuses et ces absurdes exagérations. Ambitieux et vindicatif, Eusèbe possédait avec ces vices beaucoup de force d'âme et d'énergique conviction.

EUSÈBE D'ÉMÈSE, théologien grec, né à Edesse, mort à Antioche vers 360. Il était l'élève du célèbre Eusèbe de Césarée. Ayant été ordonné prêtre, il refusa avec modestie le siége d'Alexandrie, dont on avait déposé saint Athanase, et fut peu après sacré évêque d'Emèse en Syrie; mais la population le chassa, sous prétexte qu'il était magicien. L'évêque de Laodicée le réconcilia bientôt après avec ses diocésains. Eusèbe jouit d'un grand crédit auprès de Constantin, qu'il accompagna dans diverses expéditions militaires. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui perdus. Les *Homélies* qu'on lui attribue, et qui ont été publiées à Paris en 1575, ne paraissent pas être de lui.

EUSÈBE DE DORYLÉE, théologien grec du Ve siècle. Il exerça d'abord la profession de jurisconsulte à Constantinople, mais se distingua surtout par ses discussions théologiques contre Nestorius, qu'il attaqua même en pleine église. Ordonné prêtre, il devint bientôt évêque de Dorylée, et, malgré son amitié très-vive pour Eutychès, il fut le premier à le dénoncer comme hérétique et voulut le faire condamner dans un concile réuni à Constantinople (449); mais ce concile, qualifié par les écrivains orthodoxes de concile de brigands, approuva les erreurs d'Eutychès et déposa Eusèbe. Un autre concile, celui de Chalcédoine (451), condamna Eutychès et rétablit Eusèbe sur son siége. On a de cet évêque : *Contestatio adversus Nestorium; Libellus adversus Eutycheten; Libellus adversus Dioscurum; Epistola ad Marcianum imperatorem.* Ces opuscules ont été imprimés dans divers recueils, notamment dans le *Recueil des conciles* de Labbe.

EUSÈBE D'ANTIBES, prélat français, né vers le commencement du VIe siècle, mort vers 57. Il succéda à Eutherius comme évêque d'Antibes vers 542, se fit représenter par le diacre September au concile d'Orléans (549), et prit part aux délibérations de celui d'Arles (554). Eusèbe est, d'après Mabillon, auteur de l'*Histoire de la translation des corps de saint Vincent, saint Victor et saint Oronce, martyrisés à Girone, en Espagne*, laquelle a été publiée par Bollandus.

EUSÈBE, évêque de Paris à la fin du VIe siècle. C'était un marchand syrien, qui se trouvait à Paris en 591, lorsque Frédégonde mit cet évêché à l'encan. Eusèbe, qui était fort riche, se présenta et obtint l'évêché, qu'il paya très-cher. En bon patriote, il se hâta de chasser le clergé de Paris et de le remplacer par des ecclésiastiques de son pays, qu'il fit venir exprès. On ignore comment finit ce bizarre épiscopat; on sait seulement que Faramode, qui s'était présenté aux enchères avec Eusèbe, lui succéda bientôt.

EUSÈBE (Bruno), théologien et prélat français, mort à Angers en 1081. Il devint évêque de la même ville en 1047. Accusé d'avoir favorisé les erreurs de son archidiacre Bérenger, il fut menacé d'être poursuivi, mais il étouffa l'affaire en écrivant une lettre contre l'hérésiarque. Il paraît d'ailleurs que cet évêque était un grand batailleur : Foulques, comte d'Anjou, et Raoul, archevêque de Tours, métropolitain d'Eusèbe, furent au nombre de ses adversaires. Ce dernier l'ayant même excommunié, voici comment celui-ci répondit, en vers latins, à l'anathème de son supérieur : « Tu m'appelles un porc; j'aurais plus de raison de t'appeler un bouc, toi qui n'*épargnes* personne, pas même ta sœur, comme chacun sait. Aveuglé par l'avarice, rendu par la colère furieux comme un serpent, tu t'appelles *Simon*, ayant acheté à prix d'argent ton titre d'évêque. Aussi je m'inquiète de ton anathème comme d'une m.... de chien. »

EUSEBIA, ville de l'Asie Mineure. V. CÉSARÉE.

EUSÉBIE (Aurélie), impératrice romaine, née à Thessalonique vers 330, morte vers 360, fut mariée à l'empereur Constance en 353. Tous les historiens s'accordent à faire l'éloge de sa beauté, de son esprit, de son habileté; tous ne s'accordent pas à l'égard de son caractère. D'après les uns, elle n'aurait usé de son autorité que pour le bien de l'Etat; d'autres lui reprochent plusieurs crimes et l'accusent de s'être montrée fière et hautaine. On ne s'accorde pas davantage sur les causes de sa mort prématurée : les uns affirment qu'elle mourut des remèdes qu'elle avait pris pour faire cesser sa stérilité; d'autres assurent qu'elle succomba à une fureur utérine. Du reste, les écrivains ecclésiastiques ont montré contre elle beaucoup de partialité, ce qui s'explique par cette circonstance qu'elle mit beaucoup de zèle à protéger les ariens. Elle se fit la protectrice du jeune Julien, qui, grâce à elle, reçut le titre de césar, et devint beau-frère de l'empereur en épousant Hélène, sœur de Constance. Julien, qui a écrit son panégyrique, vante sa bienfaisance, la pureté de ses mœurs, la protection qu'elle accordait aux savants.

EUSÉBIE ou **EUSOYE** (sainte), fille du bienheureux Adalbaud et de sainte Rictrude, née en 637, morte en 660. Elle succéda, en 649, à la bienheureuse Gertrude, son aïeule, abbesse de Hamay. Elle avait alors douze ans. Malgré sa grande jeunesse, elle montra, dans le gouvernement de sa communauté, autant de sagesse que de douceur et d'énergie.

EUSÉBIE (sainte), abbesse de Saint-Cyr à Marseille. Voyant la ville en proie aux Sarrasins et craignant pour elle et pour ses sœurs un malheur plus cruel que la mort, elle